

BESSE DE LARZES



POÉSIES NOUVELLES

A L'USAGE

Des Pensionnats



UN FRANC



VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE, PLACE DES LICES



1894

A SA GRANDEUR
MONSEIGNEUR BÉCEL

ÉVÊQUE DE VANNES

L'Auteur dédie respectueusen ent ce Recueil.

BESSE DE LARZES



POÉSIES NOUVELLES

A L'USAGE

Des Pensionnats



UN FRANC



VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE, PLACE DES LICES

—
1894

TABLE

POÉSIES NOUVELLES

Sainte Anne!	5
A Strasbourg!	7
Fleur symbolique.	9
Noble cœur!.	11
Les Oiseaux patriotes...	14
La Pomme...	15
Un brave Enfant.	17
La Baguette magique.. . . .	19
La Main de Dieu.	22
La Charité.. . . .	23
France et Russie!.	25
Les Métamorphoses. — I...	27
Les Métamorphoses. — II.. . . .	30
Le Franc-Tireur...	33
Le Lierre.	36
Le bon Jardinier.. . . .	37
La Croix.	39
L'Echelle d'or.	44
Le Voyageur.	45
Après l'École.	47
Le Lis...	49
L'oiseau tombé du nid...	51

POÉSIES ANCIENNES

Conte de Noël.	53
Le Rosier d'Alsace...	57
Le Dahlia bleu...	59
Le Pinson du Couvent.. . . .	61
Le Décime...	65



POÉSIES NOUVELLES

SAINTE ANNE!

Près d'une bourgade bretonne,
La rivière au flot cristallin
Joint son murmure monotone
Au tic tac joyeux d'un moulin.

Un jour d'été, que la tempête
Avait grossi le cours des eaux,
Un enfant à la blonde tête
Cueillait des fleurs près des roseaux.

La rive était humide et lisse,
Un sol vaseux la recouvrait :
Notre étourdi s'avance ; il glisse,
Il tombe, il roule et disparaît.

Il est emporté sous la vanne
Par un tourbillon étouffant.
Ah! dit la meunière, sainte Anne!
Sainte Anne, sauvez mon enfant !!!

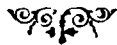
Le ciel s'ouvrit à sa prière ;
Sainte Anne daigna l'écouter.
L'enfant remonte à la lumière ;
Le torrent semble s'arrêter.

Doucement poussé par la brise,
Doucement porté par le flot,
A la rive, nouveau Moïse,
L'imprudent aborde bientôt.

La Sainte, toujours implorée
Au pays des genêts en fleurs,
Ainsi, d'une mère éplorée,
En sourire changea les pleurs.

Un Breton nous fit, près de Vanne,
Le récit que nous répétons ;
Car les Bretons aiment sainte Anne
Et sainte Anne aime les Bretons' !

' Le petit drame qui m'a inspiré cette poésie a été reproduit par une naïve peinture, suspendue, en *ex-voto*, aux murs du sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray.





A STRASBOURG

La Prusse, ayant soumis
A sa cruelle race
Nos fidèles amis
De Lorraine et d'Alsace,
Afin de déchirer
Leur dernière espérance,
Défendit d'arborer
Le drapeau de la France.

C'est alors qu'à Strasbourg,
Ville aux gloires anciennes,
Dans un riche faubourg,
Trois sœurs, trois Alsaciennes,
Grâce au concours vainqueur
De trois fleurs virginales,
Placèrent sur leur cœur
Les couleurs nationales.

L'une avait, du bluet,
Pris les fleurs azurées, —
La seconde, un bouquet
Fait de roses pourprées, —
Et la troisième encor,
Par des corolles blanches,
Complétait ce trésor
Des futures revanches.

Tandis que les trois sœurs,
Et leur moisson fleurie,
Bravaient les oppresseurs
De la douce patrie,
Un vieux sbire allemand,
Surgissant auprès d'elles,
Demanda brusquement
Le nom des trois rebelles.

Un passant répondit :
Leur nom, cher à notre âme,
Parmi nous resplendit
Comme une triple flamme ;
Car, malgré les canons
De la race germaine,
Les trois sœurs ont trois noms :
France, Alsace et Lorraine !





FLEUR SYMBOLIQUE

L'automne est né dans un frisson.
Le vent brutal prend une graine :
En tourbillonnant il l'entraîne
Et la jette sous un buisson.

Une métamorphose lente,
Dans le grain, de neige couvert,
Eveille, à la fin de l'hiver,
Les bourgeons d'une jeune plante.

A droite, à gauche, par dessus,
Jaloux de la fleur printanière,
Le buisson la tient prisonnière
En d'inextricables tissus.

Des épines la force adverse
Se multiplie en froids arceaux :
Mais la fleur rit de ces réseaux
Que son parfum baigne et traverse.

Bravant ronces et mauvais jours,
Docile aux appels de l'aurore,
Elle fleurit, fleurit encore ;
Elle fleurit, fleurit toujours !

Enfin des lianes ombreuses
Plus le filet semble épaissi,
Et plus de la violette aussi
Les corolles s'ouvrent nombreuses.

Rien, de la sève de ses fleurs,
Ne lasse la persévérance.
Et c'est ainsi que l'Espérance
Fleurit au milieu des douleurs !





NOBLE CŒUR !

A l'est de notre France et dans une cité
Dont le nom par l'histoire est bien souvent cité
Et qui fut de nos Rois le plus bel apanage,
Aux jours de grands combats, aux jours du moyen âge,
Par un matin d'été le peuple en mouvement
Semblait se préparer à quelque événement.
Une foule animée, et d'heure en heure accrue,
De la ville royale emplissait chaque rue.
Les cloches résonnaient — Du côté des remparts,
Artisans et bourgeois couraient de toutes parts.
Un flot humain roulait sur les pavés. — Les têtes,
Ainsi que des épis touchés par les tempêtes,
Ondoyaient au soleil. — Les femmes, les enfants
S'agitaient au milieu des groupes étouffants,
Et les mots et les chants et les clameurs bizarres
Eclataient, dans les airs, comme un bruit de fanfares.
Qu'attendait-on ? — Soudain, on cria : les voilà !
Des armures, au loin, l'acier étincela,
Et d'hommes, de chevaux, une troupe guerrière
De la vieille cité traversa la barrière.

En tête du cortège où l'or des étendards
Flottait, ce qui d'abord attira les regards
Du peuple curieux que tout spectacle tente,
Ce fut un beau soldat, à l'armure éclatante,
Qui les guidant d'un geste à la fois noble et bref
Des autres cavaliers semblait être le chef.

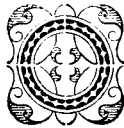
Il était jeune encore et portait avec grâce
Le casque, les brassards et la blanche cuirasse,
Et, malgré l'attirail de guerre, son aspect,
Plutôt que la terreur, inspirait le respect.
Sous son pourpoint d'acier, il n'avait rien du reître,
Et pour charmer les yeux il n'avait qu'à paraître.
C'était bien le héros, de gloire illuminé,
Aux grandes actions par Dieu prédestiné.
On disait qu'il venait de sauver la Patrie !

Et le peuple acclamait avec idolâtrie,
Et le torrent humain croissait sur le parcours.
Mais les femmes surtout, filles d'Eve toujours,
A voir ce fier tableau se montraient empressées.
Et même au premier rang plusieurs s'étaient glissées.
L'une d'elles tenait un enfant tout petit,
Tout mignon — quand, soudain, un grand cri retentit.
Un choc brutal s'était produit dans cette foule
Dont la masse oscilla comme un mur qui s'écroule.
Alors, un nouveau cri, par tous, fut exhalé :
Sous le pied des chevaux l'enfant avait roulé !

Pour lui, c'était la mort, mort cruelle et funeste,
Lorsque le jeune chef, d'un seul bond, souple et leste,

Descendit — écarta, d'un geste triomphant,
Les chevaux — s'inclina vers lesol — prit l'enfant,
Et, transformant en joie une épouvante amère,
Le remit, sain et sauf, sur les bras de sa mère.

Eh bien ! ce fier soldat que Reims applaudissait,
Ce soldat que déjà la France chérissait,
Ce soldat dont la vie est toute une épopée,
Ce guerrier dont la main, d'acier enveloppée,
Sous le dur gantelet avait plus de douceur
Que la main d'une mère ou celle d'une sœur ;
Ce guerrier dont la foule acclamait l'oriflamme,
Héros par son grand cœur, ange par sa beile âme,
Ce guerrier à l'armure éclatante... c'était
Jeanne d'Arc, dont le nom partout se répétait
Et qui venait de rendre, en un jour d'espérance,
Le trône à Charles Sept et la gloire à la France !





LES OISEAUX PATRIOTES

Tout à côté d'un frais village,
Au pays d'Alsace, un bocage
Couvre un sentier de ses arceaux
Et, sous la voûte de feuillage,
S'abritent d'alertes oiseaux.

Trois surtout y règnent en maîtres,
A l'ombre épaisse des vieux hêtres ;
Un merle, un bouvreuil, un pinson
Eveillent les échos champêtres
Au bruit joyeux de leur chanson.

Sous la verdure printanière,
Ils font l'école buissonnière,
Et, citoyens mélodieux,
Ils protestent, à leur manière,
Contre un opresseur odieux.

Lorsqu'arrivent les gens d'Alsace,
Bouvreuil et pinson, dans l'espace,
Laissent leurs trilles s'envoler ;
Mais, aussitôt qu'un Prussien passe,
Le merle se met à siffler !



LA POMME

Tiens, mignon ! dit une maman,
Voici, pour toi, de vrai nanan !
C'était une pomme vermeille
Dont l'appétissante fraîcheur
Et le parfum et la couleur,
Au palais, promettaient merveille.

L'enfant, tout fier et tout heureux
De voir un fruit si savoureux,
En riant vient et s'en empare ;
Puis, en admirant tour à tour
L'éclat, la forme et le contour,
A le croquer il se prépare.

A la bouche il portait la main,
Lorsqu'arriva, sur le chemin,
Maigri par la souffrance amère,
Un pauvre petit vagabond,
L'œil plein de ce chagrin profond
Des enfants qui n'ont plus de mère.

J'ai faim, dit-il. Pris de pitié,
Sans même en garder la moitié,
L'autre enfant lui donna la pomme.
C'est peu dira-t-on ; mais un peu,
Offert de bon cœur, plaît à Dieu
Mieux qu'une riche et forte somme.

Et, quand l'orphelin eut passé,
L'enfant fut bien récompensé
De la bonté pour l'infortune ;
Car, de la scène ayant souri,
La mère, à son mignon chéri,
Donna trois pommes au lieu d'une !





UN BRAVE ENFANT

Une école au fond d'un jardin !
C'est l'heure où la classe étudie.
Un enfant aux yeux bleus, soudain,
Relève sa tête hardie.

Il contemple, fixée au mur,
Une carte géographique,
Et ses yeux ont, dans leur azur,
Une expression énergique.

Voyant ces regards persistants,
Le digne et vieux maître d'école
Observe l'écolier longtemps.
Puis, enfin, prenant la parole :

A quoi pensez-vous? mon enfant !
Cette carte semble vous plaire.
— Ah ! dit l'écolier triomphant,
La tête haute et la voix claire :

Sur la carte, où nous apprenons
Les enseignements de l'histoire,
Je relis sans cesse deux noms
Ravis à notre territoire !

La Prusse tient en son pouvoir
Deux nobles peuples sans défense ;
Notre joie et notre devoir
Seront de venger cette offense.

Nous serons soldats à vingt ans,
Nous serons soldats de la France !
Le soleil de notre printemps
Sera celui de l'Espérance.

Aussi, de vainqueurs insensés
Maudissant l'injuste furie,
Les regards et le cœur fixés
Sur la carte de la patrie ;

Evoquant, au bruit des clairons,
Une revanche souveraine,
Je pense au jour où nous rendrons
A la France Alsace et Lorraine !





LA BAGUETTE MAGIQUE

Ce fut sans livre astrologique
Et sans pacte plein de noirceur
Que d'une baguette magique
Je devins l'heureux possesseur.

Tout fier d'un pareil héritage,
Je m'en sers, et de temps en temps,
J'en retire, à mon avantage,
Les effets les plus éclatants.

La fortune attentive guette
Pour réaliser tous mes vœux.
Je fais appel à ma baguette
Et j'en obtiens ce que je veux.

D'un mot j'éveille l'espérance,
D'un mot je fais naître des fleurs,
D'un mot je guéris la souffrance
Et change en sourires les pleurs.

A ma voix, à travers l'espace,
Je vois les astres se mouvoir.
Je règne partout où je passe
Et rien n'échappe à mon pouvoir.

Dans les flancs de la terre sombre,
Je descends. — Je m'y couvre d'or
Et bâtis des palais sans nombre
Afin d'abriter mon trésor.

Après que mon âme charmée
A joui d'un luxe si grand,
Je rassemble une immense armée
Et me transforme en conquérant.

Je réduis les cités en cendre,
Je soumets les peuples divers,
Je deviens César, Alexandre
Et je gouverne l'univers.

De la gloire qui m'entourne
Je fuis soudain l'éclat flatteur
Et dépose sceptre et couronne
Pour voyager..... en amateur.

Je visite ville et campagne
En Chine, au Japon, au Pérou ;
Puis, de là, je cours en Espagne,
En passant par Vienne ou Moscou.

Tandis que, de l'Andalousie,
Je foule le sol fortuné,
N'ayez pas, de moi, jalousie ;
Car le Seigneur vous a donné

Ce même secret énergique
De gloire et de domination,
Puisque ma baguette magique
S'appelle..... l'imagination !





LA MAIN DE DIEU

Dieu dans sa main tient le soleil,
Et, soit qu'il la ferme ou qu'il l'ouvre,
Le roi du jour voile ou découvre
Les feux de son globe vermeil.

Dans sa main, des astres du soir
Dieu tient la lumineuse armée,
Et sa main, ouverte ou fermée,
Nous fait un ciel brillant ou noir.

Dieu tient le sort de notre cœur
Dans sa main si large et si ferme,
Et, soit qu'il l'ouvre ou qu'il la ferme,
Il en tombe joie ou douleur.

Mais, pendant les nuits ou les jours,
Par un adorable mystère,
Devant un enfant en prière
La main de Dieu s'ouvre toujours !



LA CHARITÉ

Ineffable et sainte merveille,
La Charité descend des cieux ;
Devant cet ange gracieux,
La douleur fuit, l'espoir s'éveille.
Donnons tous, ne fût-ce qu'un peu,
A qui vient de la part de Dieu !
Rappelons-nous la parabole
Du Ciel conquis par une obole.
La Charité, je vous le dis,
Est le chemin du Paradis !

Béni par le pauvre morose,
Par Dieu lui-même on est béni.
Pour gagner un prix infini,
Il suffit de si peu de chose.
Donner à plus pauvre que soi
Fait éprouver un doux émoi.
La plus humble pièce de cuivre
Permet au malheureux de vivre,
Et, pour un sou, je vous le dis,
On a sa place au Paradis !

O vous que la fortune éclaire,
Prodigues de votre trésor,
C'est à flots que vous semez l'or
Pour un caprice à satisfaire.
Un vieillard, au bord du chemin,
Faible et tremblant, vous tend la main,
Au vieux mendiant donnez vite !
C'es Dieu même qui vous invite !
La Charité, je vous le dis,
Est la porte du Paradis !





FRANCE ET RUSSIE!

De deux peuples sages et grands
Voici, malgré les conquérants,
L'alliance enfin réussie ...
 France et Russie !
Union que, dans l'avenir,
Nos efforts sauront maintenir ;
Nous vous en donnons l'assurance ...
 Russie et France !

Voici que Slaves et Gaulois
Se moquent des perfides lois
D'une injuste diplomatie....
 France et Russie !
Oublions les vieilles douleurs,
De l'Amitié cueillons les fleurs
Sous le soleil de l'Espérance....
 Russie et France !

Les épreuves des mauvais jours
Ne peuvent pas durer toujours.
Notre tristesse est adoucie....

France et Russie !

L'été console des hivers ;
La gloire efface les revers ;
L'espoir efface la souffrance....

Russie et France !

Alsaciens et Lorrains, joyeux,
Ont vu s'éclairer à leurs yeux
La route longtemps obscurcie.....

France et Russie !

Et sur les murs de leurs prisons
Tombent, des rouges horizons,
Les rayons de la Délivrance.....

Russie et France !

Les enthousiasmes vainqueurs
Ont uni les mains et les cœurs ;
Chacun de nous en remercie

France et Russie !

Gloire ! honneur ! aux amis nouveaux
Qui vont, sous les mêmes drapeaux,
Défendre avec persévérance

Russie et France !





LES MÉTAMORPHOSES

I

J'aperçus une bonne fée,
Elle riait d'un air mutin
En me montrant, comme un trophée,
Un petit, tout petit écrin.

C'était une graine vermeille,
Pas plus grosse qu'un grain de blé ;
Or, écoutez tous la merveille
Dont j'eus, d'abord, l'esprit troublé.

De la graine étrange et féconde,
La bonne fée, en sautillant,
Fit soudain sortir tout un monde
Aussi varié que brillant.

Elle en fit jaillir mille choses ;
Elle en retira sans façons,
Du fil pour attacher les roses,
Du fil à prendre les poissons.

Elle en tira de blanches voiles,
Des cordages pour les vaisseaux.
Elle en tira de fines toiles,
Des dentelles pour les berceaux.

Elle y prit le tissu des tentes
Où le soldat est abrité,
Et les étoffes éclatantes,
Orgueil de la riche cité.

Et, tour à tour, elle dérobe
A l'inépuisable trésor
Le mouchoir, le rideau, la robe
Que le commerce change en or.

Bref, de tout elle avait fabrique
Et, résultat inattendu,
Il sortit, du grain féerique,
Même une corde de pendu.

Puis, par un tour d'escamotage
Que Robert Houdin ignora,
Elle saisit toile, cordage,
Mouchoir, dentelle et cœtera,

Et voici qu'elle les transforme
En objets fort originaux,
Et j'entrevois un tas énorme
De gros bouquins et de journaux.

Un voile, dans ses mains habiles,
Devient un beau livre doré ;
Un mouchoir, sous ses doigts agiles,
Devient un journal illustré.

Et moi, stupéfait du prodige,
Ne sachant si je rêve ou non,
Aimable sorcière, lui dis-je,
Pourrions-nous savoir votre nom?

Je suis, dit-elle, la Nature !
Mon pouvoir est illimité.
Tu t'étonnes d'une aventure
Fort ordinaire, en vérité !

Car la merveille souveraine
Qu'interrogent tes yeux ravis
Est tout simplement une graine.....
Une *graine de chènevis* !

II

Composé de mille choses,
Tout un musée assorti,
Par mille métamorphoses,
D'un grain de chanvre est sorti.

Or, dans la forêt prochaine,
Malgré son mince contour,
Oyez ce qu'un gland de chêne
Peut nous offrir à son tour.

Par lui des branches légères
Abriteront les oiseaux
Et fourniront aux bergères
La quenouille et les fuseaux.

D'un gland de chêne on voit naître
Les poutres et les cloisons
Et la porte et la fenêtre
Et le toit de nos maisons.

Tout neufs et tout magnifiques,
Il en sort des cabanons,
Et des tonneaux pacifiques,
Et des affûts de canons.

Puis le sceptre du monarque,
Le baton du voyageur,
Et le navire et la barque
Qui bravent le flot rageur.

Du gland qu'à la terre on livre
Naissent des chalets entiers
Dont la structure fait vivre
Menuisiers et charpentiers.

Il nous offre à notre aurore
L'abri léger d'un berceau
Et plus tard son bois encore
Nous accompagne au tombeau.

A ce tombeau même il donne,
Grâce au ciseau du sculpteur,
L'image de la madone
Ou la croix du Rédempteur.

Ni merveille, ni mystère !
Dit l'homme en se révoltant,
Le fruit du chêne est sur terre
Un grand mystère pourtant.

En vain, le doute déchaîne
Son torrent triomphateur,
Grain de chanvre ou gland de chêne,
Chefs-d'œuvre du Créateur,

Prouvent, jusqu'à l'évidence,
A tout cœur reconnaissant,
Qu'il est une Providence,
Qu'il est un Dieu tout-puissant !





LE FRANC-TIREUR

Il fit vingt pas sur le gazon
Et, près d'une blanche maison,
Vint s'adosser à la muraille,
Avec ce regard calme et fier
Du vrai Français bravant le fer
Et se riant de la mitraille.

Les Prussiens tirèrent sur lui.
Le mur qui lui servait d'appui,
Le mur blanc devint une cible.
Le franc-tireur, sans s'émouvoir,
Par un mystérieux pouvoir,
Semblait demeurer invincible.

Du reste il rendait feu pour feu.
Les Prussiens perdaient à ce jeu ;
Il en faisait une hécatombe.
Avec rapidité chargé,
Son chassepot, bien dirigé,
Chaque fois creusait une tombe !

Contre la Force, ayant le Droit
Il visait juste et frappait droit,
Et, devant la muraille blanche,
Avec son chassepot vainqueur
Dont chaque balle ouvrait un cœur,
Il tenait tête à l'avalanche.

Son fusil décima longtemps
Les rangs des Saxons hésitants.
A la fin, impassible et grave,
Ayant tiré ses derniers coups,
Chasseur débordé par les loups,
Il attendit la mort en brave.

Et d'autres Prussiens arrivaient
Et leurs yeux cruels se rivaient
Au mur que la blancheur décore,
Et tous alors de le viser
Et de tirer, mais sans oser
S'approcher de trop près encore.

Et les balles, avec fureur,
Trouaient la peau du franc-tireur
Et multipliaient leurs morsures;
Mais, malgré ce nouveau renfort,
Notre héros n'était pas mort!...
Ils souriait à ses blessures.

Puis, trempant la main dans son sang
Il se redressa, frémissant
D'orgueil, de haine et d'espérance,
Et, de ses doigts ensanglantés,
Sur le mur aux blanches clartés,
Il écrivit : VIVE LA FRANCE !





LE LIERRE

Le mur a croulé; mais le lierre,
Par les interstices ouverts,
En étroit toujours chaque pierre
De ses bras vigoureux et verts.

Sur la ruine, par lui saisie,
Il semble encor mieux s'attacher.
De la place qu'il s'est choisie
On voudrait en vain l'arracher.

A des profondeurs inconnues,
Sous les vestiges du vieux mur,
Ses racines sont parvenues
Par un travail constant et sûr.

Ainsi, plus la plaie est creusée,
Plus la douleur semble y tenir.
Rien ne peut, d'une âme brisée,
Déraciner le souvenir !



LE BON JARDINIER

Il existe un bon jardinier
Qui rassemble, en fraîches corbeilles,
Les roses, festin printanier
Où vont s'attabler les abeilles.

Dans un mystérieux essor,
Les graines, par sa main semées,
Rejaillissent en gerbes d'or
Sur les pelouses parfumées.

Sous ses doigts aux soins infinis,
Les tiges frêles se transforment
Et les fleurs deviennent des nids
Où, le soir, les papillons dorment.

Le bouton, baigné de soleil,
S'ouvre, et la corolle irisée
S'arrondit en écrin vermeil,
L'écrin des perles de rosée.

Ce' jardinier, c'est le Bon Dieu,
Le créateur des belles choses,
Qui nous a placés au milieu
Des lilas, des lis et des roses.

Puisque ce jardinier si doux,
Maître des parfums et des flammes,
Fait fleurir les roses pour nous,
Laissons, pour lui, fleurir nos âmes !





LA CROIX

Yvon était parti depuis trois ans, et Jane,
Sa femme, tout en pleurs, dans leur humble cabane,
Avait, depuis trois ans, vainement attendu
Que le pauvre marin par Dieu lui fût rendu.

Jane, au troisième hiver, prit le voile des veuves.

Pour nourrir deux enfants, témoins de tant d'épreuves
Elle avait travaillé d'abord avec fierté,
Mais le chagrin lui prit la force et la santé
Et du logis en deuil la faim devint maîtresse.
On eut, dans le début, pitié de leur détresse,
Et, contre la misère aux assauts triomphants,
Quelque temps on soutint la mère et les enfants.
Mais les riches bientôt se montrèrent avares.
Les portes se fermaient — les dons se faisaient rares.
On se se fatigue vite, hélas ! des indigents.

O mer ! o sombre mer, si dure aux pauvres gens,
Qui pourra sans frémir contempler tes abîmes,
Sonder tes profondeurs et compter tes victimes?

Du jour évanoui la lumière a pris fin.
Au logis, le pain manque et les enfants ont faim ;
Petits oiseaux sans grain ! pâles fleurs sans rosée !
Jane, en les regardant, se dit, l'âme brisée :
Hélas ! si j'étais morte, ils seraient plus heureux !
Les sachant orphelins, on veillerait sur eux !
Pour sauver mes enfants, faut-il donc que je meure ?

Et, soudain, Jane sort de la triste demeure,
Elle marche, elle court vers le vaste océan.
Un rocher est dressé près du gouffre béant,
Et, malgré le nuage étendu sur la lune,
On pourrait voir, le long de la sauvage dune,
La femme du marin, debout sur le rocher,
Regarder vers l'abîme et du bord s'approcher ;
Un vertige effrayant l'attire vers la tombe ;
Ah ! ne permettez pas, Dieu puissant qu'elle y tombe !

A ce moment fatal, une voix lui parla...

Elle se retourna ; ses enfants étaient là !
Et la main de sa sœur dans sa main frémissante,
L'aîné disait tout bas, d'une voix caressante :
— Mère, tu veux mourir ! je veux mourir aussi !
Nous avons, sœur et moi, deviné ton souci,
Et nous avons quitté la maison pour te suivre.
O mère ! si tu meurs, nous ne voulons plus vivre !

O mère ! emmène-nous avec toi ! Veux-tu ? dis ?
Et nous serons heureux ensemble au Paradis !
Et nous n'aurons plus faim ! et nous pourrons, j'espère
Pour ne plus le quitter, retrouver notre père !

Et Jane, qui sentait s'obscurcir sa raison,
D'un regard de folie embrassa l'horizon
Et leva vers le Ciel ses mains exténuées.

La lune, au même instant, émergea des nuées,
Une large clarté dans l'eau se répandit,
Et, sur la mer, soudain une ombre s'étendit,
Y traçant une croix mystérieuse, immense...
A l'aspect de la croix, symbole de clémence,
Que le Maître divin apporta jusqu'à nous,
La femme eut un cri rauque en tombant à genoux,
Et d'un geste fiévreux marqua sur sa poitrine
Le signe reproduit par la vague marine.
Puis plus calme et tenant ses enfants par la main,
De sa vieille maison elle prit le chemin.

Ce qui s'était passé facilement s'explique.
Une croix de granit, monument symbolique,
Se dressait sur la dune et dominait les flots
Comme pour protéger pêcheurs et matelots.
La lune, en jaillissant d'un grand nuage sombre,
Du granit, vers la mer, avait projeté l'ombre,

Et l'apparition était, tout simplement,
Le résultat d'une ombre et d'un rayonnement.
Mais le Ciel, lorsqu'il veut sauver nos existences,
Produit de grands effets par d'humbles circonstances.

Tous trois étaient rentrés depuis peu, quand
D'un galop de chevaux, éclatant dans la nuit,
Fit frémir la maison du seuil à la toiture.
Un homme, tout ému, sauta de la voiture
Et se précipita dans le sombre logis
Où la femme, à genoux, priait, les yeux rougis.
La mère et les enfants eurent un cri d'ivresse,
Et vinrent entourer d'un cercle de tendresse
Celui que, d'un coup d'œil, ils avaient reconnu.

— Oui, c'est bien moi, dit-il, me voici revenu.
Avec moi la richesse a franchi notre porte.
O femme ! ajouta-t-il, vois ce que je rapporte !
Regarde ces billets, ces perles et cet or !
Nous avons désormais, à nous, tout un trésor,
Mais un trésor conquis sans faiblesse et sans faute.
Je reviens, près de toi, fier et la tête haute,
Je n'ai pas oublié, ne fût-ce qu'un moment,
Ma vieille honnêteté. — Tu veux savoir comment
J'ai pu, pauvre marin, gagner de telles sommes ?
Je te raconterai cela plus tard. — Nous sommes
Riches et nous avons des bijoux et de l'or,

seras marquise et je serai milor,
Et nos deux chers enfants seront prince et princesse!
Ah! les mignons aimés! va! j'y songeais sans cesse,
Et pour eux, et pour toi, plus de jours douloureux,
Car cet or, ces bijoux, c'est pour toi! c'est pour eux!

A sa femme il parlait ainsi d'une voix brève.

Jane pleurait de joie, et, comme dans un rêve
Revoyait le rocher, témoin d'un drame amer...
Et l'ombre de la croix, s'étendant sur la mer!





L'ÉCHELLE D'OR

Dieu manifeste son pouvoir
Quand nous faisons une prière,
Et notre âme s'ouvre à l'espoir
Comme la fleur à la lumière.

La douleur fuit — nous sourions
A des perspectives nouvelles,
Et, chaque fois que nous prions,
Un ange nous prête ses ailes.

Pur et mystérieux trésor,
Resplendissant de saintes flammes,
La prière est l'échelle d'or
Par laquelle à Dieu vont les âmes !



LE VOYAGEUR

Cherchant, en vain, dans l'ombre, à retrouver sa route,
Un pauvre voyageur gémissait éperdu.
Une étoile, soudain, des Cieux perçant la voûte,
Illumina les pas du touriste perdu.
Ah ! dit le voyageur dont le chemin s'éclaire,
Quel est ton nom étoile à la douce clarté ?
Et dans un cercle d'or, sous l'astre tutélaire,
Il lut ces mots de feu : Mon nom est... Charité !

Dans l'immense désert que le soleil surplombe,
Le pauvre voyageur se prépare à mourir.
Le sable, loin des siens, va devenir sa tombe.
Tout à coup à l'espoir il sent son cœur s'ouvrir :
Une source, à ses pieds, jaillissait dans le sable ;
Le voyageur y but avec avidité.
Quel est ton nom, dit-il, ô source inépuisable ?
La source murmura : Mon nom est... Charité !

Le chemin est trop long, la fatigue est trop forte,
Le pauvre voyageur à la mort appartient !
Mais une douce voix au courage l'exhorte :
Un Ange est près de lui, le guide et le soutient.
Ah ! dit le voyageur, tout palpitant de joie,
Toi qui me rends la force et l'intrépidité,
Quel est ton nom céleste, Ange que Dieu m'envoie ?
Et l'Ange répondit : je suis la Charité !





APRÈS L'ÉCOLE

Petite sœur et petit frère
Sortent de l'école tous deux,
Ils regardent vite autour d'eux
Et prennent leur course légère.
Tout les émeut, tout leur fait peur:
L'aile d'un papillon, je gage,
Pourrait renverser au passage
Petit frère et petite sœur.

Petite sœur et petit frère
Rencontrent un léger ruisseau
De qui le mince filet d'eau
Semble à leurs yeux une rivière.
Des cailloux sont là, par bonheur;
Ils les jettent, ils les entassent.....
Et sur ce pont fièrement passent
Petit frère et petite sœur.

Petite sœur et petit frère,
Tous deux se tenant par la main,
Achèvent gaîment le chemin
Sans autre aventure contraire,
Et la maman baise à plein cœur,
Sur leurs mignonnes lèvres roses
Plus fraîches que les jeunes roses,
Petit frère et petite sœur.

Petite sœur et petit frère,
Dans leurs nids qui sont des berceaux,
Reposent comme deux oiseaux.....
Après avoir fait leur prière,
Ils s'endorment avec douceur
Pendant que les Anges fidèles
Bercent de leurs légers coups d'ailes
Petit frère et petite sœur.





LE LIS'

Au pays où croit la bruyère,
Un orphelin vivait jadis
Qui savait, pour toute prière,
Deux mots venus du Paradis.
Jamais, sur la terre bretonne,
Sa formule ne varia ;
D'une voix faible et monotone,
Il disait : Ave Maria !

Il parlait ainsi dès l'aurore,
Et quand la nuit couvrait l'azur,
Il murmurait ces mots encore
En un rêve angélique et pur.
On le connaissait à la ronde.
Longtemps de la sorte il pria,
Puis enfin il quitta ce monde
En disant : Ave Maria !

¹ Une traduction en vers de cette légende a paru dans mes premiers recueils ; mais j'ai depuis transformé le texte de façon à faire de cette poésie une œuvre nouvelle.

Or, sur l'humble tertre de mousse
Où l'on coucha le trépassé,
Répandant l'odeur la plus douce,
Le soir, un lis avait poussé,
Et, dans ce lis, miracle étrange
Que maint témoin certifia,
On lisait, gravés par un Ange,
Ces deux mots : Ave Maria !





L'OISEAU TOMBÉ DU NID

Un pinson a fait sa nichée
Sur la branche à demi penchée,
La plus haute d'un arbrisseau :
Mais un coup de vent, par secousse,
Dans le sentier bordé de mousse,
Fait, du nid, tomber un oiseau.

Près de lui, la mère éplorée,
L'aile aux épines déchirée,
Voltige à l'entour du chemin,
Quand, de l'ombre du bois, débouche
Un vagabond à l'œil farouche,
Un bâton noueux à la main.

Sa figure semble cruelle.
Faim et misère, en sa prunelle,
Ont mis un regard menaçant.
L'oiseau se trouve sur sa route.
Sombre et brutal, il va sans doute
Du pied l'écraser en passant !

Non ! Le vieux mendiant se penche
Vers l'oiseau tombé de la branche,
Puis, avec un soin infini,
On voit sa rude main s'étendre
Et par un geste doux et tendre
Replacer l'oiseau dans le nid !

Ainsi qu'une perle sans tache
Dans la nuit des océans cache
Sa mystérieuse clarté,
La plus rude nature humaine,
Par un merveilleux phénomène,
Conserve un rayon de bonté.





POÉSIES ANCIENNES

CONTE DE NOEL

Femme! dit le meunier, le bon meunier Mathieu,
Bientôt, à la maison il faudra dire adieu,
Et nous devons chercher un autre coin de terre.
Le malheur est sur nous! Notre propriétaire
Va vendre le moulin qu'il faudra bien quitter,
Puisque nous n'avons pas de quoi le racheter
Et le jardin aussi qui, le long de l'année,
De ses fruits fournissait toute la maisonnée,
Le jardin si joli! le moulin si joyeux!
Bref, après les enfants, ce qu'on aimait le mieux!

Les traits bouleversés par une angoisse amère,
La meunière écoutait, jetant un long coup d'œil
A ce toit, aujourd'hui visité par le deuil.
Les enfants regardaient et le père et la mère.
Puis la source des pleurs de tous les yeux coula.

Bah! dit soudain Mathieu, la Providence est là!
Nous sommes à Noël et voici la soirée
Où l'on fête partout cette nuit adorée!
Cherchons vite une bûche, à travers la maison,
Qui fasse le meilleur et le plus gros tison.

Dans le foyer mettons la souche tutélaire :
Du rayon des bergers que notre toit s'éclaire !
Et la bûche allumée, en Dieu qu'il faut bénir
Reposons-nous ce soir du soin de l'avenir !

Quelques instants après la bûche était placée,
Et l'âtre, d'un grand jet de feu, s'enveloppa.
Ce fut à ce moment qu'à la porte on frappa.
Qui donc pouvait venir par cette nuit glacée ?
C'était un pauvre enfant, mendiant du chemin,
Dont le souffle d'hiver avait rougi la main.
Le meunier contempla le pauvre petit être.
— Nous serons comme toi, dans quelques jours peut-être,
Dit-il, mais sois du moins le bienvenu ce soir !

Tout en remerciant, l'enfant alla s'asseoir
Près de l'âtre où flambait la branche de charmille,
Et puis, pour réchauffer au foyer de famille
Ses pauvres petits pieds, qu'avaient si fort mordus
La neige et les glaçons sur la route étendus,
Il quitta ses sabots.

A travers sa paupière
Se jouait un rayon d'ineffable lumière,
Et pour répondre aux soins dont il était l'objet,
Sur sa lèvre charmante et pure voltigeait,
Comme sur une fleur glisse une jeune abeille,
Un sourire si doux, d'un charme si vainqueur,
Qu'en séduisant les yeux il réchauffait le cœur !
Cette bouche d'enfant, plus fraîche et plus vermeille

Que le bouton de rose au soleil entr'ouvert,
Faisait croire au printemps au milieu de l'hiver !

On entendait au loin la voix de la tempête —
Hurlement que l'écho sinistrement répète.
Pendant que la nature, où tout semblait souffrir,
S'abîmait sous le poids d'une angoisse infinie,
En cercle la famille au foyer réunie,
En dépit de la flamme, était triste à mourir.
Toute âme a son espoir, tout ciel a son étoile ;
Mais l'espoir s'assombrit comme le ciel se voile !

Quand ce choc de douleur fut enfin amorti,
Ils levèrent les yeux. L'enfant était parti !
Il avait disparu comme un rayon qui passe.
Le vent continuait à gémir dans l'espace,
La bûche pâlisait consumée à demi.
— Tiens ! dit l'un des enfants, notre petit ami
A laissé ses sabots ! et pourquoi donc ?

L.

Des sabots oubliés, regarda l'humble paire,
Et prit celui de gauche, auprès du feu laissé.
Quelque chose tomba du sabot renversé,
Quelque chose sonnait une note argentine :
C'était un petit sac d'argent et d'or bien plein.
On y lisait, gravé d'une main enfantine :
Pour permettre à Mathieu d'acheter le moulin !

Stupéfait, le meunier prit le sabot de droite...
Dix billets bleus brillèrent dans la cachette étroite,
Et ces mots, sur l'un d'eux, apparurent soudain :
Pour permettre à Mathieu d'acheter le jardin !

Dix billets de cent francs ! de l'or ! Quelle merveille !
Dans les yeux et les cœurs l'espérance s'éveille.
— Mais de la part de qui tout cela ? dit Mathieu...
Une voix répondit : *De la part du Bon Dieu !*





LE ROSIER D'ALSACE

En notre Alsace qu'on vénère,
Et dans le plus frais des hameaux,
Un rosier presque centenaire
Etendait ses larges rameaux.
De jolis oiseaux aux becs roses
Y gazouillaient à plein gosier,
Et l'on voyait, au mois des roses,
Des fleurs blanches sur le rosier.

Les Prussiens, ivres de pillage,
De l'Alsace ont pris le chemin ;
Ils ont bombardé le village.
Tout périt, et, le lendemain,
Près des murailles écroulées,
Au bruit lointain de l'obusier,
On vit, par la poudre brûlées,
Des fleurs noires sur le rosier !

Un rosier, à la même place,
Orne aujourd'hui de nouveaux murs
Mais les cœurs souffrent en Alsace,
Et pour la vengeance ils sont mûrs.
Pour exciter la haine encore
Et l'attiser comme un brasier,
Chaque printemps on voit éclore
Des fleurs rouges sur le rosier !





LE DAHLIA BLEU

Par une culture hardie,
Mon oncle Jean (de Canteleu,
Près de Rouen, en Normandie)
Découvrit le dahlia bleu.

Ce dahlia, c'était son rêve,
Rêve dont trente ans il rêva.
Le brave homme en parlait sans trêve.
Il chercha longtemps et trouva !

En vendant, à l'heure opportune,
Son secret pour beaucoup d'argent,
Il aurait fait grosse fortune.....
Mais il n'en fit rien, l'oncle Jean !

Fuyant fortune et renommée,
Il voulut fort de son dédain,
Conserver à la fleur aimée
Le cadre vert de son jardin.

On eût dit que les destinées
Tenaient, sous un ordre des Cieux,
Leurs existences enchaînées
Par un lien mystérieux.

Sous le poids de sa lourde tâche,
Lorsque, un soir, l'oncle Jean plia,
On vit tout à coup une tache
Ternir l'azur du dahlia.

Et quand l'aube fut éveillée
Et que l'oncle Jean expirait,
A son tour la fleur effeuillée
D'un mal inconnu se mourait.

L'homme disparaît, la fleur tombe
Et l'oncle Jean (de Canteleu)
Avait emporté dans la tombe
Le secret du dahlia bleu !





LE PINSON DU COUVENT

Certain pinson, y trouvant
Une existence facile,
Dans le jardin d'un couvent
Avait élu domicile.

Il y passait les saisons,
Et les sœurs, par les allées,
Récitaient leurs oraisons
Sans troubler ses envolées.

Or, à force d'écouter
Les novices réunies,
Il apprit à répéter
Deux mots de leurs litanies,

Deux mots apportés du Ciel,
Suivant le récit biblique,
Par l'archange Gabriel
Pour le Salut angélique.

Mais le pinson, du jardin
Ayant franchi la limite,
Un vautour fondit soudain
Sur notre imprudent ermite.

Le pauvre petit cria,
Par un reste d'habitude,
Les mots : Ave Maria !
Sous la griffe aiguë et rude.

Et tel est le grand pouvoir
De ce doux nom de Marie
Qu'il a le don d'émouvoir
Même un vautour en furie.

Le vautour, vers l'horizon,
Reprit son vol solitaire,
Et notre ami le pinson
Revint vite au monastère.

Ma mère m'avait un jour
Conté cette simple histoire ;
Je vous l'ai dite à mon tour...
Tout bon chrétien peut y croire !





LE DÉCIME

Je possède un gros sou. Qu'en faire?
C'est vraiment une grave affaire,
Murmurait un enfant gâté.
Le mal placer serait dommage.
Dois-je m'acheter une image,
Ou faire emplette d'un pâté?

Notre Crésus au minois rose,
Un instant, rumina la chose.
Enfin le jeune financier,
Suivant un courant sympathique,
Se décida pour la boutique
De son voisin le pâtissier!

Mais l'enfant au cœur secourable,
Apercevant un misérable,
Par l'âge et par la faim glacé,
Lui donna sa pièce de cuivre.....
Dieu l'inscrivit sur son grand livre :
Ce fut un gros sou bien placé.

Cher enfant, à l'heure opportune,
Tu t'assuras une fortune
Dont l'éclat doit être éternel ;
Car, soulager une détresse,
C'est prendre un livret à la caisse.....
La caisse d'épargne du Ciel !

